



Grise-Vallée | Journal scolaire | Tome 4

L'Horoscope particulièrement précis

STEVE PROULX



Et si votre horoscope avait
toujours raison? S'il vous
disait qu'aujourd'hui...
(suite au dos)

TRÉCARRÉ

Du même auteur

S'amuser au masculin, Les Intouchables, 2008.

L'Opération Passe-Partout, Trécarré, 2007.

Les Saisons du parc Belmont, Libre Expression, 2005.

Boycott, Les Intouchables, 2003.

Le Cratère, tome 1, *Le Cristal qui pousse*, Trécarré, 2009.

Le Cratère, tome 2, *Les Photos impossibles*, Trécarré, 2009.

Le Cratère, tome 3, *La Tache des cauchemars*, Trécarré, 2010.



Grise-Vallée | Journal scolaire | Tome 4

L'Horoscope particulièrement précis

STEVE PROULX

TRÉCARRÉ
Une compagnie de Quebecor Media

À maman
qui habite de l'autre côté du pays...

AVERTISSEMENT

Histoire d'éviter les ennuis, nos avocats nous ont demandé de vous dire que ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes connues ou des faits réels serait donc purement fortuite.

En résumé, tout est faux dans ce livre. Du premier mot jusqu'au dernier.

Plusieurs événements relatés dans ces pages vous paraîtront trop étranges pour avoir été inventés. Or, ne vous fiez pas aux apparences.

Et surtout, sachez que l'auteur de ce roman n'a nullement été inspiré par une série d'incidents qui se seraient réellement déroulés, voilà quelques années, dans la petite ville où il a grandi.

Ce n'est vraiment, vraiment, vraiment pas le cas.

Juré craché : toute cette histoire est entièrement sortie de l'imagination débridée d'un écrivain doté de beaucoup trop de temps libre.

Mais si, malgré tout, un doute persiste dans votre esprit, si vous croyez qu'il y a du vrai dans ce que vous vous apprêtez à lire... de grâce, n'en parlez à personne.

Jamais.

① Ce n'est pas Noël pour tout le monde

Dans une cachette quelque part.
Quelque chose comme un 25 décembre.

Certains ont trop l'esprit des fêtes, d'autres pas du tout.

Trop : les décorations dans les vitrines des magasins. L'Halloween est à peine passé que les fausses citrouilles, les squelettes en carton et les pierres tombales en styromousse ont fait place aux sapins en plastique, à la neige en ouate et aux pères Noël à piles qui se dandinent le bas-ventre sur l'air de *Vive le vent!*

Pour vendre leur camelote *made in China*, les commerçants ont tendance à avoir un petit peu trop l'esprit des fêtes.

En revanche, certains n'ont pas du tout, du tout, du tout l'esprit des fêtes...

Et j'ajouterais même : pas du tout.

Prenez le repaire des Diffuseurs. On ne trouve pas l'ombre d'une décoration de Noël dans cette vaste cachette bétonnée et tristement dépourvue de fenêtres. Pas de guirlandes, pas de couronnes, pas de feuilles de gui, pas de lumières de Noël. Rien. Si le calendrier n'indiquait pas « 25 décembre », on pourrait croire que nous sommes un 3 avril, un 34 septembre, ou n'importe quel autre jour non férié de l'année.

Ce n'est pas Noël pour tout le monde, j'imagine.

— ... Pour nous expliquer où se fera le contact avec Simon et Lili, je cède la parole à notre responsable technique, M. Denalteau, dit l'homme aux lunettes en cédant la parole à leur responsable technique, M. Denalteau.

Sur la scène faisant face aux gradins, un gringalet à la face rougeaude s'avance et ajuste maladroitement le micro à sa hauteur. « Hauteur », dans son cas, est un bien grand mot, car l'homme en est surtout dépourvu, de hauteur. En trois mots : il est petit.

— Oui, bon... donc, euh... commence Denalteau avant de s'éclaircir la voix. Merci, euh... d'être là, tous, aujourd'hui...

Denalteau a une voix de mouton et, visiblement, il a très peu l'habitude des discours.

Dans les gradins disposés en demi-cercle autour de la scène, une soixantaine de personnes – surtout des têtes grises – attendent le discours du petit bonhomme.

Au centre de la pièce, entre la scène et les gradins, trône la maquette. Sur une surface aussi grande que deux tables de conférence se trouve, comme vous le savez, une reproduction de Grise-Vallée. La plupart des gens connaissent cette municipalité comme étant la capitale mondiale du globe terrestre, mais vous et moi la connaissons surtout pour son journal étudiant intitulé *Le Cratère*.

— Alors, donc, poursuit le quasi-nain, je vais déployer la maquette pour mieux, donc,

expliquer les tenants et les aboutissants, enfin, l'objectif ou le but de notre, euh... prochaine mission.

Il appuie sur le bouton d'une télécommande qu'il tient à la main. Aussitôt, non sans quelques lamentations mécaniques, la maquette tremble un peu, puis se soulève. Trois pieds articulés ressemblant à un trépied permettent à la maquette de s'élever. Dans les gradins, l'assistance assiste au déploiement du gros bricolage. Bientôt, la maquette atteint une hauteur suffisante pour que l'on parvienne à en distinguer le dessous.

Les gens découvrent alors que cette œuvre d'une minutie maniaque ne reproduit pas seulement la surface de Grise-Vallée, mais aussi les souterrains de la ville. Un mélémélo de conduits pas plus gros que des spaghettinis s'étend dans toutes les directions. C'est le réseau d'égouts. Au milieu, un bloc fait de plastique transparent laisse voir des rangées de toutes petites voitures sur trois étages : le parking souterrain de l'usine de globes terrestres.

Un vrai beau travail de maître.

La maquette s'immobilise enfin à au moins quatre mètres du plancher. Sur la scène, Denalteau range alors sa télécommande dans la poche de son veston et en sort un pointeur laser. Il désigne une zone en particulier sous la maquette.

— Donc, euh... cette zone, là, vous la voyez? demande-t-il. Bon, alors, donc, ça, c'est

le sous-sol du gymnase de l'école primaire de Grise-Vallée.

Denalteau montre un cube peint en rouge.

— Bon, en vrai, il n'est pas rouge, le sous-sol, mais on l'a peint en rouge pour que... bien, pour qu'on le voie mieux... Alors, donc, voilà, comme je le disais, le cube rouge, c'est le sous-sol du gymnase de l'école. Et, puis, bon... cet endroit a donc quelque chose de très, très particulier...

Denalteau range alors son pointeur laser et décroche le micro de son socle pour pouvoir circuler plus librement sur la scène.

— Donc, cette école primaire a été construite en 1955, ou plutôt, elle a été construite en 1954, mais elle a été inaugurée en 1955, voilà. Mais ce n'est pas ça le plus important. Le plus important, donc, c'est que cette école a été construite à une époque où l'Amérique n'avait peur que d'une chose : qu'une bombe atomique lui tombe sur la tête.

Denalteau se met alors à raconter l'histoire véridique de ce que les historiens ont nommé la Guerre froide. Entre 1947 et 1989, l'Union soviétique et les États-Unis étaient en grosse chicane. Sauf qu'au lieu de s'attaquer directement, les deux superpuissances se contentaient de se menacer. Comment ? En s'équipant de bombes atomiques. À partir de 1949, les deux pays se sont lancés dans une véritable course aux armements, du genre : « Mon arsenal nucléaire est plus dangereux

que le tien. » Au bout de quelques années, les stocks de missiles soviétiques et américains étaient tels que si une guerre nucléaire s'était déclenchée, on possédait suffisamment de bombes pour anéantir la planète au grand complet.

Voilà pourquoi les gens de l'époque craignaient plus que tout qu'une bombe atomique leur tombe sur la tête. Certains creusaient des abris nucléaires dans leur jardin. Les gouvernements publiaient des brochures *Survivre à une attaque nucléaire*. Dans les écoles, on se livrait régulièrement à des exercices de survie en cas d'attaque nucléaire : une alarme se déclenchait et tous les élèves devaient se réfugier sous leurs bureaux. La frousse d'une apocalypse nucléaire inspirait aussi le cinéma. Les écrans débordaient d'histoires de monstres mutants créés par des radiations nucléaires. Le plus populaire étant certainement Godzilla, ce lézard géant libéré après l'explosion d'une bombe atomique, qui détruisait tout sur son passage.

Tout cela pour dire qu'à cause de la Guerre froide les gens des années 1950 et 1960 avaient une peur bleue des bombes atomiques.

C'est tout vrai, ce que je vous raconte ici. Vous demanderez à votre grand-père, pour voir.

— Dans ces années-là, donc, le gouvernement a décidé de promettre des abris nucléaires pour tout le monde, continue

Denalteau. Ce qui signifie que si les Soviétiques, à l'époque, avaient décidé de lancer des bombes atomiques chez nous, eh bien, tout le monde aurait eu accès à un endroit sûr pour se protéger, donc, des dangereuses poussières radioactives. Mais bon, alors, euh... comme il aurait été beaucoup trop cher de construire un abri nucléaire pour chaque famille du pays, le gouvernement a eu l'idée d'intégrer des abris nucléaires publics à même les écoles. Et pourquoi les écoles ? Alors, parce qu'elles sont situées près des maisons, près de la population. Mais aussi parce que les écoles, avec leurs cafétérias, peuvent nourrir de grandes quantités de gens pendant plusieurs jours et que...

— S'il vous plaît, abrégez, monsieur Denalteau ! coupe l'homme aux lunettes de soleil, dont la patience a atteint ses limites...

— Oui, bon, j'avais fini, là... répond Denalteau, froissé. Donc, le gymnase de l'école primaire de Grise-Vallée est un abri nucléaire. Et c'est parce que le gymnase est un abri nucléaire que sous son plancher, donc, on retrouve un vaste local pour stocker des vivres, de l'eau potable, du matériel médical. Ce local, donc, c'est le cube, juste là, sous la maquette, qu'on a peint en rouge... Mais, en vrai, l'abri n'est pas rouge...

— ... Et c'est là que se fera le contact, complète alors l'homme aux lunettes. Merci, monsieur Denalteau, pour cet exposé, euh... détaillé.

D'un geste, le grand homme en veste de cuir lui prend le micro des mains. Le petit homme regagne sa place en trottant sur ses courtes pattes.

L'homme aux lunettes de soleil observe l'assistance de têtes grises. Il lève le menton. L'iguane vert tatoué sur son cou semble s'étirer lui aussi. On cherche ce qui peut réunir ce dur à cuire en cuir et ce groupe presque exclusivement composé de vieillards. Comment un type qu'on imagine plus en train de chercher la bagarre au fond d'une ruelle peut-il faire partie d'une bande d'inoffensifs retraités ? Enfin...

— Ce local sous le gymnase est un endroit ignoré d'à peu près tout le monde à Grise-Vallée. Le directeur de l'école, le maire de Grise-Vallée et quelques rares personnes connaissent son existence. C'est tout. Il s'agit donc d'un lieu passablement secret. On y accède à partir du sous-sol de l'école. Mais la seule porte qui y mène est dissimulée derrière une rangée de casiers. Heureusement, il y a d'autres accès : deux tunnels en acier ondulé.

L'homme aux lunettes de soleil désigne alors sous la maquette deux conduits que l'on aurait pu prendre pour des égouts.

— Ce premier tunnel mène à l'église. Il a été construit pour permettre au curé du village d'atteindre l'abri en toute sécurité. Le second tunnel relie l'abri et la résidence de celui qui a financé la construction de l'école : M. Jean-Antoine Bondier.

Des visages s'illuminent dans la salle. Plusieurs savent de qui il s'agit.

— Oui, c'est bien le fondateur de l'usine de globes terrestres, reprend l'homme aux lunettes de soleil. Le curé et M. Bondier sont les deux seules personnes de la ville qui ont un accès privilégié à l'abri. Et c'est par là que nous ferons passer Lili et Simon. Pour des raisons que je n'ai pas besoin d'expliquer, continue notre homme, Dorothée a été choisie pour effectuer le contact. Alors, voilà le plan. Des questions ?

Dans les gradins, un vieillard en habit de notaire se lève. Il a une fine moustache, comme une sardine collée sous son nez.

— J'aurais une question, si vous permettez, dit-il sur un ton pointu. J'aimerais, et je crois que je ne suis pas le seul, obtenir de plus amples détails quant à la mission confiée à M. Robert Paca, le photographe.

— Officiellement, répond l'homme aux lunettes de soleil, M. Paca rend visite à son vieil ami de toujours Charles Fortan, mais officieusement... il travaillera pour nous.

— Alors, c'est bien ce que je craignais d'avoir compris, poursuit le vieillard en regardant l'assemblée par-dessus ses lunettes en demi-lune. Malgré tout le respect que je dois à M. Paca, je trouve pour le moins, euh... osé de confier à une recrue une aussi délicate mission. C'est, me semble-t-il, se jeter dans la gueule du loup avec des steaks dans les poches.

Dans la salle, quelques Diffuseurs réagissent. « En effet... » dit l'un. « Il a raison », renchérit un autre. « C'est vrai ! » ajoute un troisième. L'homme aux lunettes de soleil lève le bras pour stopper ce début d'averse de critiques.

— Je suis conscient, dit-il, que M. Paca n'a pas le dixième de l'expérience des personnes ici présentes. Par contre, il a un avantage : il connaît Charles Fortan, et Charles Fortan lui fait confiance. C'est la première fois que nous avons l'occasion d'approcher un Homme en beige d'aussi près. M. Paca ne quittera pas Fortan d'une semelle. Il sera collé à lui comme une bande velcro. Il récoltera de l'information précieuse, mais surtout, il le tiendra loin de Simon et de Lili.

— Soit, rajoute le même vieillard que tantôt. Mais, au risque d'avoir l'air d'insister, que se passerait-il si Charles Fortan découvrait le pot aux roses... s'il découvrait que M. Paca est un Diffuseur ? N'y a-t-il pas là un risque ?

— Toutes nos missions comportent leur part de risques, répond l'homme aux lunettes de soleil en appuyant sur chacun de ses mots. Vous connaissez le proverbe : *À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.*

« En effet... » lance quelqu'un dans l'assistance. « Il a raison », renchérit un autre. « C'est vrai ! » ajoute un troisième.

— D'autres questions ? conclut M. Denal-teau, fier de son discours.

L'homme aux lunettes de soleil laisse un moment à l'assemblée pour réagir. Celle-ci répond unanimement par un silence.

— Alors, je vous souhaite bonne chance pour cette mission. Et... ah oui, j'oubliais... joyeux Noël.



Dans une tempête quelque part.
Quelque chose comme un 25 décembre.

La procédure, c'est la procédure. Quand un Homme en beige commet trop d'erreurs, c'est obligatoire: il doit se présenter devant le CVL, le Comité de vérification de la loyauté.

Pendant une semaine, il sera soumis à une batterie de tests. On lui posera des électrodes sur le crâne, on le passera trois fois au polygraphe¹, on l'interrogera pendant des nuits complètes, on le filmera vingt-quatre heures sur vingt-quatre et on analysera ses moindres mimiques. On cherchera à le faire craquer. Et tout cela n'aura qu'un seul but: mettre à l'épreuve son engagement envers le groupe d'élite des Hommes en beige.

Seuls ceux qui ont une loyauté en béton armé peuvent servir Titor. Et le secret.

Les autres, ceux qui échouent aux examens du CVL, sont « remerciés ». Le mot a

1. Un appareil mieux connu sous le nom de « détecteur de mensonges ».

l'avantage d'enjoliver ce qui n'est pas très, très joli en réalité. Je dis « remercier », mais n'allez pas croire que je parle de remerciements classiques. On ne « remercie » pas un Homme en beige fautif avec une franche poignée de main, une tape dans le dos et une belle montre en plaqué or. Le « remercier », dans ce cas-ci, signifie plutôt lui extirper tous les souvenirs de la mémoire. On efface le contenu de son disque dur cérébral. Après quoi, il se souviendra de son nom, du nombre de doigts qu'il possède à chaque main, et c'est à peu près tout. En deux mots, on lui paie un aller simple pour la folie. Au mieux, il passera le restant de ses jours à se bercer dans un hôpital psychiatrique en suçotant des bonbons durs.

C'est ce qui attend l'Homme en beige s'il commet trop d'erreurs.

La procédure, c'est la procédure.

Charles Fortan est revenu à Grise-Vallée cet après-midi avec trois objectifs en tête :

1. ne plus faire d'erreur ;
2. ne plus faire d'erreur ;
3. ne plus faire d'erreur.

Il est arrivé au Motel Soleil voilà quelques heures à peine. Il défait ses bagages. C'est Noël, mais il ne l'a pas encore réalisé. Charles a encore la tête à Titor. Il est passé si près, si près d'être « remercié ».

Si près.

La Dame n'a pas particulièrement apprécié que Simon réussisse à lui voler une page du

livre du futur. C'est le genre d'erreur qui lui a valu de passer devant le CVL. C'est un miracle qu'on ne l'ait pas transformé en légume.

La Dame a renouvelé sa confiance en lui. Pour la dernière fois.

Le blizzard frappe fort contre les fenêtres du Motel Soleil, qui n'a, en cette froide soirée de Noël, d'ensoleillé que le nom. En effet, nous sommes très loin des plages de Puerto Vallarta.

Des lames de neige obstruent l'entrée du motel. Le vent souffle des poches pleines de flocons. Le ciel est invisible. Les branches des épinettes n'en peuvent plus de soutenir toute cette neige. Certaines baissent les bras.

Charles a mis son pyjama et ses chaussons chauds. Il défait ses bagages quand, tout à coup...

Toc, toc, toc!

On frappe à la porte.

Qui ça peut être ? répète-t-il en lui-même. En effet, quel genre de personne aurait le goût de mettre le nez dehors par pareille tempête ?

Il enfile un pantalon par-dessus son pyjama et se rend à la porte. Il ouvre et une bourrasque de flocons déferle à l'intérieur. Elle est suivie par une boule brune à deux pattes, recouverte d'une croûte de neige. On dirait une truffe géante roulée dans le sucre en poudre.

— Alors, t'as eu mon message ? lance la boule d'une voix familière.

L'étrange visiteur baisse le capuchon qui lui couvre la tête. C'est Bob Paca.

— Bob? Mais quel message? Que fais-tu ici? Comment as-tu su que j'habitais ici? dit Fortan, ne sachant trop par quel bout prendre cette visite surprise.

Et c'est alors qu'il réalise qu'il n'a pas encore eu le temps de relever les messages de sa boîte vocale. S'il l'avait fait, il aurait su que Bob Paca avait planifié de lui rendre une visite amicale le soir de Noël, histoire de voir à quoi ressemble la nouvelle vie de son vieil ami de toujours.

— J'espère que je ne dérange pas, dit Paca en retirant son lourd manteau non sans faire quelques contorsions. Alors, me voilà! SURPRISE! reprend-il en écartant les bras et en laissant tomber son manteau sur le plancher.

— Ça, pour une surprise... fait Fortan avec un sourire plus proche de la grimace.

— Quel temps de chien! dit Paca. Les routes sont suicidaires, ce soir!

Fortan fait semblant d'écouter le compte rendu des conditions routières de Paca, mais au fond de lui-même, il grogne. En temps normal, il aurait été ravi de renouer avec lui. Ensemble, ils se seraient remémoré leurs meilleurs coups. Comme la fois où ils s'étaient retrouvés face à face avec un tigre de Sibérie, en Sibérie, plus aucune balle dans leur fusil. Mais toutes ces fois, c'est du passé.

Charles ne peut plus avoir Paca dans les pattes. Plus maintenant.

— C'est donc ici que tu habites? interroge le photographe en inspectant les lieux. C'est fabuleux!

— Oh, tu sais... C'est qu'un petit motel bien ordinaire...

Bob remarque alors la valise ouverte sur le plancher.

— Tu pars ou tu reviens? demande-t-il.

— Je reviens, répond Fortan.

— D'où?

— Euh... Puerto Vallarta.

Bien sûr, Fortan n'ira pas lui parler de Titor, et encore moins du Comité de vérification de la loyauté.

— Ah! Le Sud, le sable chaud, les cocktails fruités à volonté, les palmiers... Tu devais avoir hâte de retrouver notre bel hiver, plaisante Paca en désignant du pouce la tempête qui sévit à l'extérieur.

— Si j'avais hâte? fait Fortan, évasif. Tu ne peux pas te douter à quel point. Mais, dis-moi, qu'est-ce que tu viens faire à Grise-Vallée?

— Bah, comme je voulais prendre de longues vacances, de toute façon, je me suis dit que j'en profiterais pour venir voir mon vieil ami de toujours. On s'est à peine croisés au congrès des journalistes! En même temps, je pourrais prendre quelques photos de ce village dont on a tant entendu parler ces derniers mois. Dis-moi, la colonne de virullite, est-elle toujours là?

— Bien sûr, ce n'est pas un truc qui fond au soleil !

— Hé hé ! T'as raison... Que je suis bête !

— Écoute, fais comme chez toi ! finit par dire Fortan.

— Je prendrais bien un bon café chaud. J'en rêve depuis une heure !

Et Bob Paca se dirige d'un pas décidé vers la cuisine. Il « fait comme chez lui », comme l'a invité Fortan. Sauf que d'ordinaire, on dit « fais comme chez toi », mais on ne s'attend pas à ce que les gens se servent eux-mêmes dans le garde-manger. Paca, lui, a pris l'expression au pied de la lettre.

(Récapitulons dans la joie)

Au fond, *Le Cratère*, qu'est-ce que c'est ? N'est-ce pas tout simplement l'histoire de deux jeunes ordinaires, d'une ville ordinaire, qui se retrouvent entraînés sur la piste du plus grand secret du monde ? En surface, c'est bien ce à quoi ça ressemble. Sauf qu'en creusant un peu, on réalise combien elle est drôlement plus compliquée, cette histoire.

Oh, que oui...

D'ailleurs, son épouvantable complexité est, je l'admets, une des faiblesses de ce récit. Essayez, pour voir, de raconter l'histoire que vous tenez entre les mains à quelqu'un qui vous aura (ou pas) demandé de quoi il s'agissait. Impossible : il y a trop de détails, trop de personnages, trop de péripéties, trop de tout.

Bref, cette histoire est rudement compliquée, mais ce n'est pas tout... Elle est aussi bourrée de cachotteries. Une autre faiblesse, si vous voulez mon avis.

C'est vrai, quoi ! Même après avoir lu trois tomes d'environ deux cents pages chacun, le lecteur est toujours pris avec une poignée d'énigmes non résolues. Quelques exemples.

- Pourquoi n'a-t-on jamais retrouvé Felipe, ce gros bêta disparu dans les grottes de Grise-Vallée à la fin du tome 1 intitulé *Le Cristal qui pousse* ?
- Qu'est devenu P. T. Barnumans, ce pittoresque patron de cirque introuvable

depuis le tome 2 intitulé *Les Photos impossibles* ?

- Et l'homme aux lunettes de soleil arrivé comme un cheveu sur la soupe à la fin du septième chapitre du tome 3, *La Tache des cauchemars* ? Fait-il partie des bons ou des méchants ?

Voilà qui me fait penser à la troisième faiblesse (et non la moindre) de cette saga : sa quasi-absence de bons et de méchants. Là-dessus, par contre, je prends le blâme. C'est ma faute.

C'est qu'à mon avis les méchants et les gentils n'existent pas. Enfin, les méchants surtout, car personne ne se lève le matin en se disant : « Quelle belle journée ! Aujourd'hui, je vais faire le mal autour de moi parce que je suis méchant ! »

Nan. Même le pire monstre de l'univers, dans son for intérieur, se croit infiniment bon.

C'est celui qui raconte l'histoire qui invente les bons et les méchants.

Je m'explique : si le conte du *Petit Chaperon rouge* avait été écrit par le loup, cela ne m'aurait pas surpris que le personnage du grand méchant loup se soit plutôt appelé le grand loup super-malin. Et il aurait certainement eu d'excellentes raisons de manger l'insupportable chaperon et sa mère-grand.

Si le loup avait écrit *Le Petit Chaperon rouge*, il se serait donné le beau rôle. Normal.

Donc, puisque je crois fermement que les bons et les méchants n'existent pas, qu'il n'y a

que des gens aux idées différentes, et puisque je suis l'auteur de cette histoire... alors, il n'y a ni bons ni méchants.

Les Hommes en beige, me direz-vous, sont les méchants : ils poursuivent Simon et Lili. Et alors ? Ces gens-là cherchent à protéger le plus grand secret du monde... Peut-être ont-ils de bonnes raisons de le faire. Qui sait ?

Les Diffuseurs, quant à eux, semblent vouloir aider Simon et Lili dans leur quête. Ceux-là cherchent à percer le plus grand secret du monde... Pourquoi ? Que veulent-ils en faire, de ce secret ? Le bien ou le mal ?

Voyez-vous à quel point il est difficile, jusqu'à présent, de discerner les bons des méchants, dans cette aventure ?

Tout est flou.

C'est donc au cœur d'une histoire compliquée, bourrée d'énigmes et sans bons ni méchants que sont plongés Simon et Lili. Et ce n'est pas tout : ils ont aussi leur vie à vivre.

Nous sommes le 6 janvier. L'école recommence demain.

Le début d'une nouvelle année est habituellement le moment où l'on prend des résolutions. Selon un sondage mené en 2006 par la firme Nielsen, les trois résolutions du Nouvel An les plus populaires dans le monde sont :

1. faire plus d'exercice ;
2. trouver un meilleur équilibre entre la vie de famille et le travail ;
3. perdre du poids.

Or, ces résolutions n'ont rien à voir avec celle que Simon a prise cette année. Sa résolution, il l'a inscrite sur une feuille qu'il a glissée dans le tiroir du haut de sa commode. La voici :

- dire à Lili que je l'aime.



6 janvier

11 h 02.

— Veuillez vous asseoir...

L'abbé Rhodes, curé de Grise-Vallée, anime la cérémonie. La ville a la chance de pouvoir compter sur un curé moderne. Avec ses cheveux aux épaules et ses sandales, il ressemble à une sorte de vieux rockeur des années 1970. Parfois, d'ailleurs, il chante en s'accompagnant à la guitare. Les églises se vident, alors tous les moyens sont bons pour attirer les fidèles.

En cet avant-midi neigeux, par contre, l'abbé Rhodes a laissé sa guitare dans son étui. Malgré tout, l'église est pleine à craquer.

On célèbre des funérailles.



Diane PEARSON,
« Ton âme s'est envolée... »

À Grise-Vallée, le 1^{er} janvier, à l'âge de 42 ans, est décédée **Diane « Didi » Pearson** à la suite d'un long combat contre le cancer. Elle laisse dans le deuil son mari Patrick Saint-Louis, ses deux filles, Rose et Violette, ainsi que plusieurs parents, amis et clients. Née à Radicelle, elle a pratiqué pendant vingt ans, avec une passion peu commune, le métier de coiffeuse pour hommes.

Le service religieux sera célébré le mercredi 6 janvier à 10h30 en l'église Saint-Joseph-de-Grise-Vallée.

Dans l'église, Lili est assise au bout de la cinquième rangée, près de la colonne de droite. Elle accompagne son père, qui, lui, est accompagné par Clémence. Sa nouvelle copine (c'est maintenant officiel). À ce sujet, rappelez-moi de vous raconter un truc, plus tard...

Lili est étonnée par le nombre de gens qui se sont déplacés pour les funérailles de Didi. Pratiquement tout Grise-Vallée est là. Il faut dire que Didi, étant l'unique coiffeuse pour hommes de la municipalité, a vu passer toutes les têtes masculines encore garnies de cheveux. Et tous ses clients l'aimaient profondément.

— Didi connaissait les coupes de chacun de nous par cœur, dit le curé. Quand on allait la voir, il n'y avait qu'à dire « Comme d'habitude ! » et elle faisait aller ses ciseaux magiques...

En plus de connaître les coupes habituelles de chacun de ses clients, Didi savait tout ce qui se passait à Grise-Vallée. Chaque client qui s'assoit sur sa chaise lui apportait une nouvelle histoire locale. Le divorce d'Untel, le nouveau bébé d'Unetelle, l'accident de motoneige de Chose-bine, les vacances en Floride de M. Machin, la partie parfaite au bowling de M. Trucmuche... Peu de personnes en ville en savaient autant sur les petits tracas, les rêves, les passions, les douleurs des Grisvalléens.

Avec Didi, c'est une mémoire collective qui s'éteint.

Lili fixe le cercueil noir au milieu de l'allée centrale. Dans la première rangée, elle aperçoit les deux filles de Didi. La plus jeune doit avoir sept ans et l'autre onze ans, pas plus. C'est jeune, pour perdre sa mère. Elles écoutent l'abbé Rhodes les yeux noyés de larmes,

un mouchoir à la main prêt à intervenir. De temps en temps, l'une ou l'autre pousse un petit cri déchirant quand le curé prononce des mots tels que « Didi était une mère hors pair », « On l'aimait tous » ou « Son sourire sera à jamais gravé dans nos cœurs ».

Cette scène, d'une tristesse infinie, rappelle à Lili que sa mère à elle est disparue il y a huit ans et n'a jamais eu de funérailles en bonne et due forme. Parce qu'on n'enterre pas ceux qui disparaissent sans laisser d'adresse. On espère leur retour.

Forcément, des journées comme aujourd'hui ramènent des souvenirs à la surface. Lili n'oubliera jamais le jour de la disparition de sa mère.

Cela s'est déroulé un 2 juin. Un jeudi. Lili avait sept ans. À cette époque, lorsque la cloche sonnait la fin des classes, sa mère l'attendait sur le trottoir devant l'école. Et toutes les deux, main dans la main, marchaient jusqu'à la maison en se racontant leur journée. Enfin, Lili racontait sa journée et sa mère écoutait... Arrivées à la maison, elles préparaient ensemble le souper en attendant que Vito revienne du boulot. Il travaillait encore à l'usine de globes à ce moment-là.

C'est ce qui se passait chaque jour dans la vie de Lili. Jusqu'à ce jeudi 2 juin. Sa mère ne l'attendait pas sur le trottoir devant l'école. Elle n'était toujours pas arrivée lorsque le dernier autobus scolaire a quitté

le débarcadère. Il n'y avait pas de signe d'elle à l'horizon lorsque l'orage a commencé. Trop jeune pour avoir l'initiative de partir seule jusqu'à la maison, Lili a attendu. Et attendu.

Et attendu.

Après une heure à poireauter sous la pluie battante, elle a finalement vu une voiture se garer devant elle. Vito en est sorti. Seul. Il a trouvé sa fille debout dans une flaque d'eau, grelottante et trempée comme un chaton plongé dans une cuvette d'eau froide. Il l'a enveloppée dans une couverture et l'a ramenée à la maison.

Ce soir-là, elle et son père se sont serrés l'un contre l'autre sans parler. Seuls au monde.

Le lendemain, Vito remettait sa démission à l'usine de globes terrestres et devenait père célibataire.

Jusqu'à récemment, il n'avait jamais vraiment fait le deuil de sa femme. Jusqu'à récemment, dans la garde-robe de sa chambre, les vêtements de la mère de Lili étaient là, sur leurs cintres, même si cela ne lui laissait qu'un ridicule espace pour ses vestons et pantalons. Jusqu'à récemment, lorsque Vito ouvrait sa garde-robe, il trouvait le demi-milliard de tailleurs et de jupes de son épouse disparue. Cela lui rappelait la possibilité qu'un jour son amour revienne. C'était jusqu'à récemment, car Vito a fait le ménage dans sa garde-robe pour faire place aux vêtements de Clémence. Ce qui me fait

penser au truc que je voulais vous raconter à propos de cette dernière...

Tantôt, sur le parvis de l'église, quelqu'un s'est approché de la nouvelle blonde de son père et lui a dit, en parlant de Lili: « Mon Dieu, madame, que votre fille vous ressemble! »

À cet instant précis, le sang de Lili a presque atteint le point d'ébullition. Voir son père au bras de cette rousse qui ricane tout le temps, passe encore, mais qu'on la prenne, elle, pour sa fille...

— De là-haut, dit le curé, Didi nous regarde, et je suis sûr qu'elle est contente de voir combien nous sommes nombreux, aujourd'hui, à saluer sa mémoire.

Bzzzzzz!

Lili sent une vibration dans la poche droite de son manteau. Son cellulaire. Elle le sort discrètement et l'ouvre. Un texto.

« T ou? »

C'est Simon. Il lui avait dit qu'il assisterait à la cérémonie avec ses parents, mais elle ne l'a pas trouvé dans la foule compacte. Lui non plus, vraisemblablement. Lili fait valser son pouce sur le clavier de son téléphone.

« Colonne dr, toi? »

D'où il est, Simon a une vue imprenable de la cérémonie. Il voit le curé derrière l'autel, le cercueil de Didi presque enseveli sous les couronnes funéraires.

Soudain, son cellulaire vibre suffisamment fort pour que sa mère s'en aperçoive. À côté, Annabelle lui lance de gros yeux que

l'on pourrait traduire par : « Franchement, Simon ! Pas ici ! »

Simon répond à Lili.

« Balcon »

Il regarde en bas, à droite, près de la colonne et tombe sur le visage fin de Lili. Au loin, elle lui fait des « coucou ». Simon lui répond d'un hochement de tête suivi d'un discret signe de la main. Qu'ajouter de plus ? Dur d'entretenir une conversation lorsque 250 personnes en deuil vous séparent.

— Veuillez vous agenouiller...

Obéissant au curé, comme tout le monde, Simon pose les genoux sur le petit banc rembourré. Ses coudes reposent sur la balustrade qui surplombe le parterre.

C'est alors qu'il remarque, en bas, quelque chose d'inhabituel. Une tache noire se déplace dans l'allée centrale de l'église. Simon plisse les yeux pour mieux voir et se penche légèrement au-dessus du balcon. C'est une souris. Ou un rat. Peu importe : ce rongeur n'a rien à faire aux obsèques d'une coiffeuse.

Simon fiche un coup de coude à son père, à sa gauche.

— Regarde ! dit-il.

Son père voit bien. D'ailleurs, la bestiole ne passe pas inaperçue longtemps. En découvrant la petite bête, une femme au parterre lâche un hurlement aigu et grimpe sur son banc. Plusieurs autres l'imitent. L'agitation est suffisante pour que l'abbé Rhodes s'en mêle.

— À ce que je vois, dit-il, Didi avait des admirateurs même parmi les rats !

La moitié de la salle pouffe de rire, l'autre pas.

Et le rat disparaît.

Près de la colonne, Lili lance un regard à Simon. Simon lui renvoie un sourire. Voilà une anecdote qu'ils pourront se raconter demain.

Car, au risque de me répéter, l'école recommence demain.